

ruption d'une danse dans une ferme canadienne, une course à travers la barrière pour en éviter le péage, étaient des sujets qui lui plaisaient, et le résultat de ses efforts pour reproduire ces événements sont amusants, même s'ils sont exagérés. Son faible pour l'exagération allait jusqu'à faire courir sur ses béquilles un pauvre vieux perclus de rhumatismes, après qu'un cheval eût passé au galop la barrière de péage; il prenait plaisir à peindre des traîneaux renversés, les batailles de chiens, les chevaux emportés, les personnes qui du haut des fenêtres regardaient le départ après la danse. L'aspect ridicule de ces choses l'amusait, dussent les critiques en trouver ses tableaux peu artistiques.

Krieghoff était généralement observateur, et ses tableaux, comme ceux de Kane, sont précieux en ce qu'ils donnent les détails de certaines coutumes, ainsi que de ce qui compose la vie journalière d'un peuple. A cet égard, les œuvres de Kane et de Krieghoff diffèrent grandement de celles de Fowler et de Jacobi. Il n'y a guère de topographie dans celles de Jacobi, rien d'historique dans celles de Fowler. Ces deux peintres se sont efforcés de produire de l'art, et quoiqu'ils soient venus de pays étrangers, ce sont ceux qui nous ont fourni les premiers éléments de l'art, dans ce pays où même aujourd'hui on s'occupe plutôt des aménités ordinaires de la vie.

Il faut se rappeler que Kane, Krieghoff, Fowler et Jacobi sont nés à une époque où, même aux Etats-Unis, l'art n'avait pas encore pris pied. Au Canada, la population était dispersée, les mœurs populaires étaient rustiques, et seuls les richards et les hauts fonctionnaires avaient l'avantage de pratiquer un certain raffinement. Il nous faut nous rappeler que Krieghoff et Fowler sont venus en un pays où il n'y avait que peu, s'il y en avait, de sociétés artistiques, aucune école des arts, à peine un artiste; alors que le peuple s'intéressait d'abord aux questions de politique et de religion avant de s'occuper des premières nécessités de la vie, et n'avait nullement le loisir de cultiver l'art de la peinture non plus que la haute littérature.

Il nous faut reconnaître en Fowler et Jacobi de véritables artistes. Aussi est-il facile de croire qu'ils n'avaient aucune intention de demeurer au pays. Et pourtant, ils y sont restés, ils y ont passé la plus grande partie de leurs dernières années. Lors de l'arrivée de Fowler, en 1843, le pays n'était pas disposé à encourager l'art, car le peuple qui avait à gagner sa vie, s'occupait plutôt des affaires d'Eglise et d'Etat. C'était à une époque suivant de près celle du Family Compact et de la clique du Château, l'époque de John Strachan, William Lyon Mackenzie et Louis Joseph Papineau. Toronto, aujourd'hui centre de l'art canadien, n'était alors qu'un petit village en bordure de marécages. Montréal, troisième ville maintenant du continent pour ses imposantes collections de tableaux, n'était à ce moment qu'un comptoir important. Ottawa, qui de nos jours se glorifie de sa galerie Nationale, était une petite colonie aux confins de la civilisation connue comme Bytown. A peine la colonisation du Haut-Canada était-elle commencée. La masse populaire, prise entre les trafiquants et les soldats, n'avait pas le temps de s'occuper des beaux-arts, même si elle y eût été disposée.

Il s'agit, bien entendu, d'une époque précédant celle d'Inness, Homer et Ranger, aux Etats-Unis; antérieure aussi à ce que l'on appelle en Angleterre le "mouvement préraphaélite"; époque rendue célèbre par Carlyle et Watts, Tennyson et Burne-Jones, Wordsworth et Rossetti, Browning et Leighton, William Morris et Holman Hunt. En France, ni Millet ni Manet qui, plus tard, firent une profonde impression sur le monde artistique, ne jouissaient encore de leur renommée.